

Un gaucho

San Antonio de Areco – octobre 1945

Nuit claire. Etoiles. Un peu de vent, et les maigres flammes du feu semblent danser au rythme de la guitare. L'asado¹ arrive à son terme, il ne reste que quelques morceaux de viande presque brûlée et des os déjà rongés que se disputent une demi-douzaine de chiens sous un ombu. Pedro Ambustegui chante en s'accompagnant de sa guitare, et les auditeurs se font passer une bouteille d'eau de vie. Chacun en boit une gorgée, puis l'alcool suit son chemin circulaire, réchauffé autant par ce qui reste du feu mourant que par les mains en sueur qui soutiennent la bouteille comme un calice.

On entend des pas, quelqu'un s'approche, et, sans même tourner la tête, chacun se pousse un peu pour lui faire une place autour du feu. L'homme est grand, massif, imposant. A peine a-t-il eu le temps de s'asseoir que la bouteille parvient jusqu'à lui, comme si elle avait volé jusque dans ses mains. Il en boit une longue gorgée, s'essuie les lèvres du revers de la main, puis jette la bouteille devant lui. Elle est vide. Personne ne dit mot. Pedro chante toujours, et l'homme le regarde tout comme les autres, avec le même sourire, sérieux et approbateur.

Il est habillé exactement comme tous les autres. *Bombacha*² blanche, *chiripá*³, chemise à manches bouffantes, veste courte, béret noir. Mais ses vêtements, au contraire de ceux des autres, sont parfaitement propres. Propre la *bombacha*, propre la chemise, propres les bottes de cuir noir juste cirées. Le *facón*⁴ est également différent, sa lame est bien plus longue, son manche, fait de buis incrusté d'ivoire, plus luxueux.

Il n'est pas en retard à l'asado. Simplement, il a déjà mangé. Avec sa femme Elena, et ses filles Ana-María et Lucinda. Elles sont restées sur la terrasse, d'où elles regardent le cercle des hommes, mi-fascinées mi-oppressées, envoutées par la musique et le chant, vaguement effrayées par les ombres inquiétantes des hommes dont la lumière rouge des braises éclaire les visages et leur dessine des rictus de diables grimaçants, et dont les âmes semblent emportées par la fumée bleue et odorante qui s'échappe de la viande morte.

L'homme qui vient de s'asseoir au milieu du cercle des gauchos s'appelle Roberto Crivelli. C'est le patron de cette *estancia*⁵. Fils de Roberto Crivelli, le fondateur. Petit-fils de Roberto Crivelli, arrivé de sa Ligurie natale en 1880 et qui a commencé comme ouvrier dans cette même ferme, qui s'appelait encore Estancia Gallano. Mais cela, c'était avant que Roberto Crivelli, le fils, n'épouse Emilia Gallano, la fille de Francisco Gallano. Homme entreprenant, ami de Manuel Quintana, fameux avocat portègne⁶ et futur président de la République, Francisco Gallano avait fait de sa ferme une des plus importantes de tout le secteur de San Antonio, jusqu'à ce que la mort de sa femme le transforme en fantôme alcoolique.

Et c'est ainsi que Roberto Crivelli, le fils, devint le propriétaire de l'Estancia Gallano, dont il changea le nom à la mort d'Emilia, pour lui donner le sien. Depuis, non seulement l'Estancia Crivelli est restée parfaitement prospère, mais elle s'est même encore agrandie, et aujourd'hui Roberto

¹ Barbecue traditionnel argentin.

² Pantalon bouffant des gauchos.

³ Pièce de tissu passant dans l'entrejambe et attaché à la ceinture.

⁴ Long couteau traditionnel des gauchos.

⁵ Ferme importante, dans la pampa argentine. (Le « ranch » des américains du nord).

⁶ Portègne : nom des habitants de Buenos Aires.

Crivelli, petit-fils, peut être considéré comme un des plus importants propriétaires de toute la Pampa humide.

Important, et emblématique. Travailler comme ouvrier dans l'Estancia Crivelli est considéré, dans le milieu des gauchos, comme un véritable privilège. Pas pour une question de salaire : Crivelli ne paie pas mieux que le restant des propriétaires du coin. Non plus pour une question de travail : c'est un patron aussi dur et exigeant que les autres. Seulement lui, c'est un vrai gaucho, un gaucho parmi les gauchos. Qui connaît, et comprend mieux que personne le travail de la terre. Qui parle le même langage que ses ouvriers, et en connaît l'âme profonde. Il participe le plus souvent possible aux asados, et met volontiers la main à la pâte devant le feu. Et à ces occasions, il n'est pas chiche de son vin et de son eau-de-vie. C'est pour cela que les hommes le voient davantage comme un frère, comme un cousin, ou, pour les plus jeunes, comme un père, que comme un patron. Comme un patron quand même, bien sûr, mais certainement pas comme un étranger. En quelque sorte, l'Estancia Crivelli est une grande famille.

Il est tard. Cela fait déjà un moment que les femmes ont quitté la terrasse. Un à un, les ouvriers partent se coucher. Il ne reste bientôt plus, autour du feu éteint, que deux hommes : Roberto et Casimiro. Ils regardent droit devant eux et ne se parlent pas. Ils se connaissent depuis déjà tellement longtemps. Casimiro était déjà ouvrier du temps de Roberti Crivelli, père, et il a connu le fils quand il portait encore des couches.

Ils restent ainsi silencieux pendant de longues minutes, puis enfin Crivelli, avant de se lever à son tour, dit à Casimiro :

- Garcia, de l'Estancia Brigitte, m'a dit qu'il avait remarqué une barrière abimée au bout du chemin des Zapallos. Tu devrais prendre une charrette et aller y voir. Je ne voudrais pas que le bétail s'échappe dans la nuit.

Casimiro hoche la tête et se lève. Roberto lui donne une petite tape amicale dans le dos.

- Merci Casimiro.

Et il s'éloigne en direction de la maison, en sifflotant.

Lorsque Casimiro est enfin de retour, il est déjà deux heures du matin. Les ouvriers dorment tous dans un bâtiment annexe, assez éloigné du reste des constructions de la ferme. Casimiro peut donc se considérer comme un privilégié : lui, il « possède » sa propre maison, juste à côté des étables. Maison, c'est tout de même beaucoup dire. Parler d'une mesure serait plus proche de la vérité. Une pièce, une fenêtre minuscule, une table, une chaise, un lit. Une armoire dans un coin. Tout ceci était déjà là lorsque Casimiro y est entré pour la première fois, quand Roberto Crivelli, le père, lui a « fait cadeau » de la cabane pour en faire sa résidence particulière. « Comme ça, tu seras plus tranquille ». Plus près de la maison du patron. Plus près des étables. Plus près du travail. Quel âge avait-il ? 25 ans ? 26 ? Pas plus en tout cas. Il y avait déjà dix ans qu'il travaillait dans la ferme. Qui s'appelait encore Estancia Gallano. Plus pour longtemps : Emilia est morte d'une pneumonie à 27 ans, en 1912. Son fils n'avait que 2 ans.

Crivelli l'avait pris sous son aile. Il l'avait trouvé un beau dimanche de 1905 tendant la main à la porte de l'église de San Antonio. Il mendiait, à seulement 15 ans. Il vivait encore dans le taudis de ses parents, à la sortie du village. Cela faisait des mois que son père ne s'occupait plus de sa forge, il était ivre dès 10 heures du matin. Une semaine avant ce fameux dimanche, il avait tué sa femme à coups de marteau, et, totalement saoul, s'était jeté dans le puits derrière la maison. Casimiro avait eu le temps d'apprendre un peu du métier de maréchal-ferrant, et Crivelli lui avait donc offert de l'employer à l'estancia.

Casimiro s'allonge sur son lit sans même se déshabiller. Il ne lui reste que quelques heures à dormir. A cette époque de l'année, l'estancia se lève avant six heures. Il est fatigué, mais content. Le patron le sera aussi, certainement. Tout est en ordre. Une vache était parvenue à s'échapper, mais il ne lui a pas fallu plus d'une demi-heure pour la retrouver et la ramener dans l'enclos. Ce ne vaut même pas la peine de le mentionner au patron, il se ferait du souci pour rien. Casimiro s'endort. Satisfait. Heureux.

Un autre dimanche. Matinée sacrée. La famille Crivelli est très pieuse. A 9 heures pile, tout le monde, Roberto, Elena, Ana-María et Lucinda, grimpe dans la carriole, et Casimiro fouette le cheval. Une demi-heure de route jusqu'à l'église, une heure de messe. Ensuite, les femmes disposent d'une autre demi-heure pour faire quelques courses dans le village, et les hommes gagnent la pulpería⁷ de la place pour boire un coup. Casimiro ne boit pas d'alcool. Roberto, qui sait bien pourquoi, interdit à ses employés de faire le moindre commentaire à ce sujet. Il paie la tournée de vin, et s'en va. Les ouvriers ont encore quelques heures de liberté avant de rentrer à la ferme, à 4 heures tapantes. Ils rentrent à pied, bien entendu. Parfois, Casimiro rentre avec son patron, parfois il reste avec ses camarades. Cela lui est égal. Il n'a rien à faire dans ce village qui ne lui est plus rien et où ne survivent pour lui que trop de fantômes. La forge de son enfance est en ruine, personne n'a voulu reprendre ce taudis. On a comblé le puits, sans même se donner la peine de remonter le cadavre du père Fuentes. Plus personne n'a jamais reparlé de ce qui était arrivé, même Casimiro a été effacé des mémoires locales, par un simple phénomène d'occultation quasi mystique : on ne parle pas de corde dans la maison du pendu. Casimiro Fuentes est devenu Casimiro tout court, et plus de quarante ans après les faits, personne ne se souvient plus qu'il y a eu un autre maréchal-ferrant au village que celui dont on entend maintenant, de l'aube à l'aurore, les coups de marteau sur l'enclume.

De toute façon, Casimiro ne vient plus au village que le dimanche. Et même quand il décide de rester un peu avec les hommes, il revient seul, un peu avant une heure. Il ne mange pas. Il profite de ces quelques heures libres pour faire l'unique sieste possible de la semaine. A quatre heures moins cinq, il est le premier arrivé au travail. Il travaille toujours en silence, dans la mesure du possible, dans la limite du nécessaire. Il ne se plaint pas. Il se sent heureux. Et même, très heureux. Il aime son travail, comme il aime l'estancia. La campagne, l'espace. Cette sensation de liberté qu'il ressent chaque fois qu'il parcourt les champs, à pied ou à cheval. Cette terre là lui appartient. Ce n'est pas vrai, mais elle lui appartient quand même. Il peut prendre dans sa main une poignée de terre, et dire : « ma terre ». C'est pour cela qu'il se sent heureux. Il ne demande rien d'autre à la vie. Au sort. A Dieu.

Juste avant le printemps, en septembre, un nouvel ouvrier fait son apparition dans l'estancia. Il est très jeune, à peine plus de vingt ans, et arrive d'une autre ferme, près de Mercedes, une bourgade assez éloignée de San Antonio, un peu plus de 50 kilomètres. Roberto Crivelli l'a engagé parce qu'il s'y connaît un peu en mécanique, et que l'estancia commence à se doter de nouveaux tracteurs, plus puissants. Et parce qu'il a déjà un cousin dans la place.

Au début, Casimiro ne prête aucune attention au jeune ouvrier. Il n'a pas pour habitude de se lier particulièrement avec les uns ou les autres. Cela ne veut pas dire qu'il ne les aime pas. Casimiro est un homme affable, un bon compagnon de travail, qui n'hésite jamais à rendre service. Il ne manque jamais un asado, et même s'il ne boit ni ne chante, il y participe toujours de bonne grâce.

⁷ Etablissement qui faisait à l'époque à la fois office de magasin et de bistrot.

C'est sûr, il n'est pas causant. Il ne parle pas de lui, et ne pose pas de questions sur les autres. A chacun son histoire, sa vie, et ses secrets.

C'est pourquoi il trouve le nouvel ouvrier un brin pénible. Il se demande qui a bien pu lui dire qu'il s'appelait Fuentes. Il se trouve que l'ouvrier porte le même nom de famille. Pablo Fuentes. Mais combien y-a-t-il de Fuentes dans toute l'Argentine ? Des centaines ? Des milliers ? Evidemment, ils ne sont pas parents. Il ne manquerait plus que ça ! Mais le jeune, lui, prend ça pour une espèce de miracle. Il fait 50 kilomètres, est embauché dans l'estancia la plus importante de la région, et paf, il rencontre un type qui porte le même nom de famille que lui ! Même son cousin ne s'appelle pas Fuentes, il a un autre nom ! La coïncidence n'apparaît pas vraiment miraculeuse au vieux, mais il ne veut pas gâcher l'illusion du jeune, et il veut bien se réjouir de l'événement avec lui. Si ça peut lui faire plaisir... Mais qu'est-ce que ça change ? Est-ce que ça change son passé, son présent ou son futur ? Lui, il aimerait tant l'oublier, ce maudit nom ! Pourquoi faut-il qu'un type bourré de bonnes intentions vienne le lui rappeler de cette manière si insistante ?

Mais cela, il ne le dit pas à Pablo : il faudrait alors lui expliquer, et il n'en a aucune envie. Les autres lui raconteront. D'ailleurs, ils lui ont déjà raconté. C'est pour cela que Pablo l'a pris en amitié. Heureusement, cela, Casimiro ne le sait pas : il a horreur de la pitié.

Cela l'agace, mais c'est plus fort que lui : le jeune lui plait bien, malgré tout. Il parle trop, le suit partout, et Casimiro se sent un peu harcelé. Mais il ne peut s'empêcher d'en sourire. Cet enthousiasme pour des choses aussi insignifiantes que l'arrivée d'une pluie longtemps attendue ou le vol d'un papillon au-dessus d'une clôture, ce trop-plein de force gaspillée en tâches réalisées trop rapidement, ce flot de paroles qui traverse les oreilles sans laisser le temps de les comprendre, ce pouvoir de vie essentielle, cette essence de vie mêlée d'espoir ingénu et d'illusions emportées par le pampero⁸, illuminent sa vie d'une lumière totalement nouvelle, transparente et fraîche, et les jours se font à la fois plus légers et plus longs, comme tirés par un groupe de colombes volant sans destination précise.

Un dimanche comme n'importe quel autre, Pablo insiste et Casimiro finit par accompagner les hommes à la pulpería de Don Fulgencio. Il le regrette aussitôt. A peine assis autour de la grande table de bois, ils se mettent tous à parler en même temps, et tout le local se met à trembler sous leurs cris et leurs gestes furieux. Casimiro s'est assis à un bout, à côté de Pablo, et il suit tout ce charivari avec inquiétude. Ils ont l'air vraiment en colère.

-Quelle mouche les a piqués ? Ils sont devenus fous ? Et qui est ce Perón dont ils parlent tous ? Il travaille dans quelle estancia ? Et pourquoi on l'a arrêté ? Qu'est-ce qu'il a fait de mal ?

Pablo regarde Casimiro avec des yeux ronds. Serait-il possible... ?

- Ne me dis pas que... Vraiment, tu ne sais pas qui est le colonel Juan Domingo Perón ?

Au tour de Casimiro de faire des yeux grands comme des soucoupes. Un colonel, maintenant. Les militaires se mêlent du travail des estancias, à cette heure ? Et voilà que Pablo se met à lui parler chinois. Salaires. Droit au repos. Jours ouvrables. Ouvrables. Ben tiens. Tous les jours ne sont-ils pas « ouvrables » ? Ne travaille-t-on pas *tous* les jours ? Dans une estancia on pourrait se permettre de faire le fainéant ? Mais est-ce que le bétail prend des vacances, lui ? Est-ce qu'il fait attention à ne pas mettre bas le dimanche, pour ne pas déranger les hommes ? Est-ce qu'il garderait le lait bien au frais en attendant le lundi ? Voilà quarante ans que Casimiro travaille. Il n'a jamais pris le moindre jour de congé. Et pourquoi faire ? Qu'est-ce qu'il pourrait faire d'autre que travailler ? Dormir ? Voilà

⁸ Vent typique de la région de la pampa.

des années qu'il ne dort pas plus de cinq heures par nuit. L'autre jour, celui de la barrière à réparer, il n'a dormi que deux heures, et il était en pleine forme le lendemain. Ici, il a sa maison, il a de quoi manger, de quoi s'habiller. Ici se trouve sa famille, il n'en a pas d'autre. La famille de l'estancia. De temps en temps, Roberto Crivelli lui donne quelques pesos, pour qu'il puisse payer sa tournée, on a sa dignité. Ou pour s'acheter quelques petites choses dont il pourrait avoir besoin, un nouveau couteau, des bottes, un chapeau. Il a besoin de peu. Il se sent une dette permanente envers les Crivelli. Sans Roberto Crivelli, le père, il serait mort de faim.

Pablo n'y croit pas. Ainsi Casimiro n'est jamais sorti de l'estancia, n'est jamais allé plus loin que le village, et pendant toutes ces années, il est resté totalement ignorant de tout ce qui pouvait se passer au-delà de San Antonio. Il ne sait pas qui sont Hipólito Irigoyen, José Félix Uriburu, Agustín Pedro Justo⁹. Et encore moins qui est Juan Domingo Perón, le bien-aimé Secrétaire d'Etat au travail qui a promulgué le *Statut de l'ouvrier agricole*, en finissant avec un système digne de l'époque féodale ! Et le vieux parle de dignité !

Pablo découvre un monde qu'il ne soupçonnait pas. Une époque qu'il croyait révolue, même avant le coup d'Etat. Le monde du siècle précédent. Un inframonde d'esclavage et de barbarie. Il découvre en même temps que Casimiro ne se rend même pas compte, ne s'est jamais rendu compte, qu'au sein de l'estancia, il avait un statut différent de celui des autres ouvriers. Qu'il est pour ainsi dire l'esclave personnel du patron. Pire : Pablo soupçonne que même s'il le savait, cela ne lui ferait ni chaud ni froid. Et les autres à côté qui ne comprennent rien ! Les autres qui boivent le vin à pleins pichets, gueulent comme des bêtes sauvages, hurlent comme des chiens à l'attache, martyrisent de leurs poings le bois de la table, ceux-là qui vivent à côté de lui toute la journée, à qui il fait pitié tellement il a l'air vieux, tellement fatigué, tellement effacé, et qui le méprisent pour les mêmes raisons, parce qu'un gaucho se doit d'être fort, dur, d'avoir des couilles, et ils sont persuadés que ce pauvre vieux n'a jamais baisé, pas même avec une putain, tout au long de sa sainte vie de putain de saint.

Pablo regarde Casimiro, et Casimiro regarde son verre. Le vieux est toujours aussi effrayé par les cris, les coups de poings, les jurons des hommes. Ils disent que dans trois jours, ils vont aller à Buenos Aires. Pour manifester. Mais Casimiro sait bien que jamais Crivelli ne va les autoriser à s'absenter pour ça. Dans trois jours, on sera mercredi. Et alors ? Maintenant, les ouvriers pourraient faire ce que bon leur semble un jour de semaine ?

Casimiro se lève.

- Je fous le camp. Ils sont tous bourrés.

Pablo ne le retient pas. Il regarde Casimiro franchir la porte, puis s'éloigner en direction de la route de l'estancia. Seul. A pieds. La tête basse. Triste. Pablo pense qu'il n'est pas triste pour les bonnes raisons. Il n'a pas honte d'être un sous-ouvrier. Ce dont il a honte, c'est de ses camarades. Pablo comprend que pour un Casimiro, un Roberto Crivelli père est Dieu, et son fils est Jésus. Et les ouvriers une bande de païens. Quand son cousin Amancio lui donne un coup de coude pour le réveiller, Pablo est sur le point de lui mettre son poing dans la figure. Il retient son geste à temps. Ce n'est évidemment pas à Amancio qu'il a envie de casser la gueule. Et il y a bien d'autres moyens de casser la gueule à quelqu'un.

Roberto Crivelli se tait. Il verse un peu d'eau chaude sur le maté et le passe à Casimiro. Au loin, on entend les conversations des ouvriers, regroupés devant leur bâtiment. On ne peut pas

⁹ Respectivement présidents, de droit ou de fait, de 1916 à 1922, puis de 1928 à 1942.

comprendre vraiment ce qu'ils disent, mais Roberto n'a pas besoin de le savoir. Il sait déjà. Casimiro lui a tout rapporté en revenant à l'estancia, quelques heures auparavant. Les hommes n'ont pas encore parlé au patron, mais c'est devenu inutile : Casimiro s'en est fait l'involontaire porte-parole. Roberto n'est pas surpris. Voilà déjà un moment qu'il a entendu parler du nouveau « statut de l'ouvrier », et il a déjà eu plusieurs réunions avec les autres *estancieros* du secteur. La destitution de Perón est une bonne nouvelle. Les choses devraient reprendre leur cours antérieur. Roberto a la nostalgie du temps de Castillo – un président qui connaissait bien leurs problèmes – mais que ce soit les militaires qui aient pris le pouvoir ne l'inquiète pas vraiment. L'époque d'Uriburu et de Justo était également une époque d'ordre. Les choses étaient à leur place. Les patrons commandaient et les employés obéissaient. Une société chrétienne, comme le veut le Tout-puissant. Il en va ainsi depuis des temps immémoriaux, et il n'y a pas de raison que cela change. Pour le bien de tous. Ce sont bien les patrons qui donnent à manger aux ouvriers, pas le contraire. Ils leur offrent travail, logement, nourriture. C'est aussi ce que pense Casimiro. Sans Crivelli, sans son travail à l'estancia, que deviendrait-il ?

A l'autre bout de la terrasse, on entend les femmes murmurer. Elena, Ana-María, Lucinda. Elles boivent le maté infusé dans des tasses de porcelaine bleue. De temps à autre, la plus jeune regarde son père, elle ne peut en apercevoir que le dos, mais dans ses yeux Casimiro peut deviner toute son adoration, et une certaine forme d'extase. Ana-María brode, assise près de sa mère, et a l'air très concentrée. Un jour, elle est apparue à la porte de la cabane de Casimiro. Elle lui apportait une broderie qu'elle venait de terminer. La broderie représentait un homme debout devant une vache blanche et brune, appuyé sur un grand bâton de bois.

- C'est toi, Casimiro, avait-elle dit.

Elle l'avait représenté bien plus beau qu'il n'était. Avec des vêtements neufs, colorés, le genre de vêtements, en réalité, que portait son père. C'est-à-dire qu'elle avait représenté Casimiro à l'image de son propre père, à elle. Un homme fort, sain, beau, fier. Le voyait-elle vraiment ainsi, lui, Casimiro ? Elle ne pouvait pas être si naïve, et cela avait ému Casimiro aux larmes. Quand il était allé voir Elena, pour la remercier du cadeau de sa fille, elle lui avait dit :

- Elles n'ont jamais connu leurs grands-pères. Ana-María est née l'année de la mort du père de Roberto, et mon père est mort deux ans plus tard. Alors toi, Casimiro, tu es un peu le grand-père qu'elles n'ont pas eu. Elles t'aiment beaucoup.

S'il n'avait pas pleuré, c'est qu'il ne pleurerait plus depuis la mort de ses parents. Son cœur avait épuisé sa réserve de larmes. D'amour aussi, mais cela, heureusement, il ne le savait pas. Ne pas le savoir lui permet d'aimer les petites, et de se sentir, ne serait-ce seulement que pendant les instants passés sur la terrasse ou lorsqu'il conduit l'attelage le dimanche, partie prenante de la famille Crivelli. Voilà tout ce qui le maintient en vie, et cela non plus, il ne le sait pas.

- Mais qu'est-ce qu'ils veulent, tous ces pouilleux ? Que je mette mes couilles sur une assiette et que je les leur serve bien grillées ? Dis-moi, toi, Casimiro, tu n'es pas heureux ici ? Tu manques de quelque chose ? Tu as froid, faim, soif ? Dis-moi, Casimiro, je suis un mauvais patron ?

- Oh non, patron ! Ça leur passera, j'en suis sûr. Ici, tout le monde vous aime bien. Mais la politique...

- Voilà ! Tu l'as dit : la politique. La maudite politique. Tous ces vendeurs de rêve sont en train de foutre le pays en l'air. On a besoin de vrais chefs, pas de ces lèche-culs qui organisent le désordre et la zizanie. Ce Perón est un salopard. On devrait le fusiller. Et au boulot, selon la volonté de Dieu. Bordel !

Le matin du 17, l'estancia se lève bien plus tôt que d'habitude. A quatre heures les hommes sortent du hangar, et Roberto Crivelli est debout, sur la terrasse, pour assister au départ. Casimiro aussi s'est levé, et il est allé rejoindre le groupe. Pablo l'accueille avec un sourire, heureux de la présence de son ami au moment de partir. Il n'a pas tenté de le persuader. De toute façon, ils n'y vont pas tous. Il y a eu, finalement, un accord avec Crivelli. Le patron avait anticipé et organisé un asado, le lundi soir, et ils avaient discuté. Il aurait été inutile d'affronter les employés bille en tête. Il ne pouvait tout de même pas tous les renvoyer à la fois. Ni même la moitié d'entre eux. Ils avaient besoin de leur travail, mais lui aussi en avait besoin. Alors, il n'y avait eu ni cris ni paroles définitives. Crivelli leur permettait de choisir cinq d'entre eux pour les représenter, avec la garantie de les reprendre au retour de la manifestation. Aux mêmes conditions, avait-il cependant précisé. Chacun serait libre de partir ou de rester. On parlerait de ça plus tard. Pour le moment, on s'arrangeait entre hommes raisonnables. Il se fiche bien du maudit colonel. A la fin des fins, les militaires ont toujours su faire respecter l'ordre, et il n'y avait aucune raison que cela change.

Cinq, pas un de plus. Crivelli choisissait la paix d'aujourd'hui pour s'assurer de celle du lendemain.

Pablo serre la main de Casimiro, et lui tape amicalement le dos.

- Merci. Je suis content que tu sois venu.

- Je voulais te dire au revoir, petit. Fais attention à toi. Tout ça est très dangereux, et ça pourrait bien finir mal. Toute cette politique à la noix...

- Laisse tomber, vieux. On en a déjà discuté. Mais il ne s'agit pas que de politique. Il s'agit de vent, Casimiro, de vent. D'un vent nouveau qui est en train de se lever.

- Bah. On a déjà assez à faire avec le pampero.

Pablo sourit. Le vieux mourra dans l'estancia, sans avoir jamais connu une autre vie, un autre paysage. Il y a trop longtemps qu'il a fait ami-ami avec sa chaîne.

- Salut, camarade Fuentes. Fais attention à toi aussi.

- Quand tu reviendras...

- Je ne vais pas revenir, vieux. Ne le dis pas tout de suite à Crivelli, mais je vais rester là-bas. En ville.

Casimiro le regarde atterré.

- Mais... Qu'est-ce que tu vas faire ? Il n'y a pas de ferme, en ville !

- Non. Mais il y a des ateliers de mécanique. Et ils doivent bien avoir besoin de bras eux aussi.

Les cinq délégués s'en vont, sous les vivats de leurs camarades. Ils marchent en direction de la gare de San Antonio. Casimiro avait proposé de les conduire avec la charrette, mais Crivelli lui avait interdit.

- Et puis quoi aussi ? Tu ne veux pas que je leur paie les billets de train, non plus ? Qu'ils demandent à leur Perón de les rembourser !

Casimiro monte les trois marches du perron, et vient se poster à côté de son maître. Celui-ci regarde toujours le chemin de San Antonio, bien que les hommes aient déjà disparu. Il crache par-dessus la rambarde, en direction du pré. Il a l'air moins en colère que fatigué.

- Va dire à cette bande de fainéants que je veux les voir ici devant dans dix minutes. J'ai à leur parler. Tu m'entends ? File, espèce de couillon !

Et Casimiro file. Au petit trot.

